

Mardi à Drancy, l'Eglise fait son mea culpa

Pierre-Laurent Mazars

C'EST LE GRAND *mea culpa* de l'Eglise de France, et la fin d'un très long silence. Mardi, à Drancy, l'épiscopat rendra publique une déclaration de « repentance » sur l'attitude de la hiérarchie catholique sous l'Occupation. Cet acte de mémoire, attendu depuis plus d'un demi-siècle, prendra une valeur symbolique particulièrement forte dans ce qui fut l'« antichambre d'Auschwitz », quelques jours avant la date anniversaire du statut des Juifs pro-

mulgué le 3 octobre 1940. Le texte, qui aura été peaufiné jusqu'au dernier moment par les évêques, sera lu par Mgr Olivier de Berranger, évêque du diocèse de Saint-Denis sur le territoire duquel se trouve la commune de Drancy.

Cette cérémonie marquera une nouvelle étape dans le travail de « purification de la mémoire » entrepris en France depuis quelques années, et qui a culminé avec la reconnaissance par Jacques Chirac de la « dette imprescriptible » de la France, en 1995 lors du 53^e anniversaire de la rafle

du Vel'd'Hiv. L'acte de contrition de l'Eglise sera d'autant plus marquant qu'il a été précédé de quelques lourds malentendus, notamment depuis la fin des années quatre-vingt : l'affaire du carmel d'Auschwitz était alors ressentie comme une tentative de « christianisation de la Shoah » ; en France, les révélations sur la cavale de Paul Touvier de monastères en couvents ranimaient le souvenir des compromis de l'Eglise avec l'Etat pétainiste et de son silence assourdissant face aux lois antijuives et aux déportations.

De nombreuses explications à l'attitude de l'épiscopat sous Vichy ont été avancées. Jacques Duquesne, l'auteur des *Catholiques français sous l'Occupation* (*), les énumère : « L'attachement des évêques au maréchal ; les bonnes dispositions du régime, pour l'Eglise, notamment sur l'enseignement libre, après une longue période d'anticléricalisme ; l'antijudaïsme enseigné dans l'Eglise : le peuple juif est resté considéré comme déicide jusqu'au concile, en 1962. » Du premier statut des Juifs à l'obligation du port de

l'étoile jaune au printemps 1942, les évêques français n'ont pas émis la moindre protestation publique contre la législation élaborée par Vichy. « Pourtant, souligne Jacques Duquesne, des jésuites comme les pères Riquet ou de Lubac les avaient alertés. Le nonce Valerio Valeri, représentant du Vatican, leur demandait de protester. »

Il faudra attendre les grandes rafles de l'été 1942 pour que des prélats réagissent. Encore est-ce en ordre dispersé. Les protestations les plus vigoureuses émanent de

la zone sud : Mgr Saliège à Toulouse, Mgr Théas à Montauban. Et si les évêques s'élèvent contre les violences qui accompagnent les déportations, ils ne remettent toujours pas en cause les discriminations antijuives. « Quand ils bougent, ils le font plus par compassion que par discernement », estime Duquesne, qui résume l'ambivalence ecclésiale par cette formule : « Les cœurs ont été plus chrétiens que les esprits. »

(*) Grasset, réédité au Seuil en 1996.

Ainsi parlent les « Justes »

Richard Bellet

Marguerite, Jean, Estelle, Georges, Madeleine, André, Denise, René, Henriette, Simone et tant d'autres ont sauvé des Juifs sous l'Occupation, au péril de leur vie. Souvent instinctivement, sans hésiter, parce qu'à leurs yeux « c'était naturel ». L'ambassadeur d'Israël Avi Pazner

leur remettra ce matin, lors d'une cérémonie au Conseil économique et social, la médaille des Justes décernée par le Mémorial Yad Vashem, de Jérusalem. Parmi les trente-trois récipiendaires, beaucoup sont décédés. Estelle Barbotin-Bonnet et André Romanet, eux, seront présents pour recevoir, après 1600 Français, le titre de « Justes parmi les nations ».

Estelle : « C'était comme ça, il fallait sauver Eva »

« C'EST MAGNIFIQUE que nous soyons là, toutes les deux. » Côte à côte, Eva et Estelle se lancent de petits coups d'œil, sourient, retiennent quelques larmes. Comme si, un demi-siècle plus tard, les deux vieilles dames n'en revenaient toujours pas de pouvoir raconter à deux voix leur histoire. Celle d'une catholique et d'une juive qui, pendant l'Occupation, ont réussi à tromper un ennemi commun : l'Allemand.

Avant guerre, Estelle et Eva sont déjà très proches. Les deux jeunes femmes, qui s'apprécient, passent de nombreuses soirées ensemble en compagnie de leurs maris. Parfois, les deux couples partent en week-end chez les beaux-parents d'Estelle à Vallery, dans l'Yonne. Mais la guerre arrive. Mobilisés au début de septembre 1939, Georges et Maurice montent au front. Tandis que Georges est libéré « sur parole » en 1940, Maurice est fait prisonnier. Eva reste seule dans Paris occupé, la législation antijuive fait son

« Avec mon mari, on s'est dit qu'il fallait faire quelque chose », raconte Estelle. Née en Lorraine occupée, la jeune femme parle parfaitement la langue de Goethe mais exècre les Allemands. « A l'époque, si j'avais pu en coincer un dans l'embrasement d'une porte... Je ne voulais surtout pas qu'Eva soit prise par eux. » Naturellement, Estelle et Georges décident donc d'aider leur amie. Un soutien total, inconditionnel, sans failles. Besoin d'un refuge, d'une cache où se terrer ? Le couple va ouvrir sa porte, en grand. Envie d'une épaule où s'appuyer ? Estelle ou Georges seront toujours là.

Le 20 juillet 1942, quelques jours après la rafle du Vel'd'Hiv, le père d'Eva est arrêté. Elle court au commissariat du 11^e arrondissement. Il est trop tard, Yankel est déjà à Drancy. Estelle prend alors le relais, s'y précipite avec des provisions et quelques vêtements sous le bras. Eva raconte : « Elle avait un courage incroyable, c'était un vrai don. Quichotte. » Estelle pour

approcher les Allemands, j'aurais au moins tenté quelque chose. » Mais la jeune femme est refoulée par les gendarmes français. Elle ne peut rien faire. Déporté le 17 septembre 1942 à Auschwitz, Yankel Wolkowicz y meurt le 23 du mois.

Après l'arrestation de Yankel, Estelle et Georges donnent à Eva un double de la clé de leur appartement, au cas où... « Je n'étais pas installée à demeure, mais cette maison était pour moi le refuge, la consolation. Il y avait une telle entente, une telle osmose entre Estelle et son mari que l'on se sentait en sécurité auprès d'eux. Cela n'a pas de prix. » Lorsque la rumeur d'une rafle arrive aux oreilles d'Eva, elle sait qu'elle peut rejoindre l'appartement de l'avenue Gambetta. Pour quelques heures, une nuit, le temps qu'il faudra. « Si j'ai pu filer entre les doigts des Allemands, c'est grâce à l'hospitalité de mes amis, insiste Eva. Ils m'ont cachée à la moindre alerte, ils



Estelle Barbotin-Bonnet, 88 ans, Eva Berlinerblau, 83 ans. Catholique et juive, unies à la vie à la mort. Photo Frank Barylko

Sans cesse, Eva redoute que ses protecteurs soient dénoncés. « Leurs voisins savaient que j'étais chez eux, j'espérais qu'ils ne seraient pas assez ignobles pour faire ça. » Estelle et Georges ont peur aussi. Pour elle. « Lorsqu'Eva nous quittait, nous redoutions toujours de ne pas la revoir. » Les arrestations sont tellement nombreuses... Un jour c'est la belle-mère d'Eva qui, pendant une alerte, est emmenée par

Auschwitz, et reviendra. Les yeux d'Eva se voilent : « Pendant ces années, Estelle m'a fait partager ses sorties, ses rencontres, sa vie en un mot. » Sa folie aussi, car il en fallait un peu pour faire pièce à l'angoisse qui tenaillait. Un soir, Estelle demande à Eva de venir rejoindre le couple chez des amis. Elle s'y rend, un gros livre contre sa poitrine pour cacher la mauvaise étoile. Au moment de rentrer, il est trop

André, l'institut : « Comment aurais-je pu dire non ? »

LA BARBE impeccablement taillée, sa canne à la main, André s'avance dans le jardin à la rencontre du visiteur. L'allure, le style, la manière de se déplacer peut-être, tout chez lui laisse percevoir le grand bonhomme.

Quelques semaines plus tard, le délégué départemental du Secours national, organisation caritative patronnée par Vichy, propose à André d'être son correspondant local. Immédiatement, l'instituteur accepte. « Je me suis dit que ça pouvait

village. Ils sont une petite dizaine, André en prend trois chez lui, le jeune Nahoum, Arlette et Jacques. « Il a remplacé notre petit. » André place les autres alentour. Aux familles dont il n'est pas totalement sûr, il parle d'enfants venus des régions bombardées, envoyés par le Secours national. Aux autres, André dit la vérité.

Suzanne Coppermann, huit ans, et son frère Ernest font partie du premier groupe. Leur père Louis, Allemand, juif et résistant, vient d'être arrêté à Paris. Compte tenu du danger, l'institution qui accueille Suzanne et Ernest à Montlhéry souhaite qu'ils déguerpissent. Arrivés à Salles-en-Beaujolais sous le nom de Coppée, Ernest est placé par André chez les Tomatis, Suzanne dans une famille de vigneron, les Chignier. Aujourd'hui encore, les mots ont du mal à sortir. « C'était des gens très simples, qui ont su avec beaucoup de bon sens rassurer une petite fille. Ils ont pris des risques sans jamais le faire sentir. » Suzanne évoque le village « qui nous a tous absorbés avec un incroyable naturel ».

Le soir, une fois les enfants sortis de l'école, André s'active à la mairie. Responsable de la distribution des cartes d'alimentation, il brûle celles des gosses portant la mention « Juif », fait manger les morts, transforme les noms. Suzanne et Ernest deviennent Vermorel, « parce qu'il y en avait plein la région ». Houli devient Houllins. « J'avais peur d'être pris, bien sûr, le contrôleur des cartes était un ignoble type, abominable, antisémite, et en même temps je pensais qu'on ne serait jamais pris. C'est difficile à expliquer. » En un mois, André accueillera ainsi quarante enfants juifs. Puis trente